

L'écriture : une transaction sociale dans l'éducation populaire

Yvette Moulin

L'écrit est un outil de communication symbolique que l'on acquiert grâce à des techniques répétitives, un préalable à toute production écrite de sens. Le plus souvent les exercices de type scolaire n'ont pas comme but premier d'exprimer, de "faire sortir" ce que l'on pense ou ce que l'on vit mais d'apprendre à respecter les symboles, les accords, la syntaxe... Bref d'abord écrire "comme il faut". L'écriture apparaît comme un processus de socialisation, un exercice de normalisation que beaucoup d'entre nous pour des raisons multiples ne pourront s'approprier parfaitement. Certains vont se retrouver gênés, handicapés, voire s'exclure eux-mêmes de ce mode de communication pourtant central dans nos sociétés modernes.

Nous savons que l'écrit, celui des autres (lire) et le sien propre (écrire) est un passage obligé pour acquérir une certaine maîtrise du monde qui nous entoure, mais aussi pour construire d'autres mondes. Nous savons aussi que résister aux normalisations médiatiques, culturelles, communautaires nécessite une activité intellectuelle permanente, en particulier d'écriture et de lecture. Dans la vie quotidienne, comme dans toute activité de recherche, l'écrit est l'outil par excellence qui permet la problématisation du réel. C'est souvent à travers lectures et écritures que s'élabore la prise en compte des causalités de ce qui nous apparaît comme une fatalité naturelle ou une évidence.

La question de l'écriture est donc celle de la construction de la pensée, tout autant qu'elle est celle d'une domination normative et d'inégalités personnelles ou collectives. S'impose à nous une anthropologie de l'écriture. On sait que les premières écritures (Chine, Egypte, Amérique pré colombienne) sont apparues dans des civilisations urbaines aux pouvoirs fortement centralisés. De nos jours nous savons que l'impérialisme est aussi porté par les langues. L'écriture a d'abord été captée par les clercs, les pouvoirs religieux ou politiques et les textes les plus diffusés sont "sacrés", "intouchables". Encore aujourd'hui l'écriture apparaît comme un acte qui engage plus la personne que la parole, une responsabilité. Malgré une forte scolarisation, écrire apparaît encore aujourd'hui comme un "don", un privilège.

Dans le cadre de l'éducation populaire nous tentons d'aborder l'écriture comme un objet transactionnel, c'est à dire comme un processus social de négociation qui renvoie autant à des conflits d'intérêts qu'à des conflits de valeurs, mais qui doit déboucher sur un compromis pratique entre reproduction des normes et créativité pour et par tous.

La relation entre écriture(s) et éducation populaire est donc à travailler tant dans ses dimensions émancipatrices individuelles que dans ses dimensions formatrices de collectifs, de liens sociaux et ce bien au-delà des dynamiques d'alphabétisation plus fréquemment approchées par les sciences sociales.

Les propos recueillis sur le site de CNEP¹ résumant assez bien ma propre démarche je m'en fais l'écho : "Les exclus sont maintenus, par un véritable "rapt du pouvoir d'écrire", dans l'incapacité d'élaborer et de diffuser les savoirs et les cultures nécessaires à leur promotion collective. Si une (Re)conquête est nécessaire c'est d'abord celle de l'apprentissage des pouvoirs d'écrire et de lire (...)

Cette reconquête s'avère douloureuse, du fait même des infirmités provoquées par la violence symbolique

¹ <http://archives.la-cen.org/coopérative de la nouvelle éducation populaire>

de l'école, de formes d'apprentissage qui peuvent être invalidantes pour les dominés. Mais même les "appliqués des lignes" font de grands paralytiques de l'écriture, beaucoup d'entre nous pensent qu'ils ne sont pas capables d'écrire.

Il faut remonter la pente de l'"inécriture" au sein d'actions de résistance et d'invention d'autres mondes. Faire que soient écrits par les "citoyens de base", en particulier les plus dominés, des pièces de théâtre, de la poésie, des journaux, des livres... est une des clés de la conquête de l'émancipation collective et individuelle. C'est une mission pour l'éducation populaire nouvelle."

Comment je me suis retrouvée engagée dans cette dynamique d'écriture et éducation populaire ?

Après 17 ans d'un travail social qui ne m'avait guère satisfaite, je participe à un projet d'éducation populaire sur ma commune, les RERS². Nés dans les années 1980, les réseaux d'échanges réciproques de savoirs se diffusent à grande vitesse en France et en Europe, entraînant la mise en place d'une coordination nationale (le MRERS³) dont je deviens l'une des animatrices.

Bref rappel des principes de bases des RERS : tout le monde à des savoirs, tout le monde est capable de transmettre, tout le monde est capable d'apprendre, les savoirs doivent circuler gratuitement. Tout offreur de savoir est aussi demandeur de savoir (principe de la réciprocité ouverte).

Des temps d'accueil, de repérage des savoirs, de mise en relation et des temps d'évaluation des transmissions sont organisés par les équipes d'animation de ces réseaux. Le MRERS diffuse l'idée, aide à la mise en place de tels projets d'échanges par des habitants, dans les écoles, les centres sociaux...

Ce repérage des savoirs du quotidien, cette prise de conscience des potentiels individuels et des processus d'apprentissages provoque une montée en puissance d'initiatives collectives sur les territoires. Au-delà du rôle de "validation" du MRERS attendu par les initiateurs locaux, nous souhaitons mettre en valeur ces expériences sociales innovantes que nous rencontrons.

Une formation spécifique d'ateliers d'écriture est mise en place afin que les intéressés parlent eux-mêmes d'eux-mêmes, nous approchant modestement du processus de conscientisation tel que mis en place par Paulo- Freire⁴.

Ces écrits (qui seront diffusés dans le réseau et parfois annexés à des bilans financiers) nous montrent qu'une expérience (individuelle ou collective) mise en récit est un apport pour les acteurs qui visualisent mieux les causes et les effets de leur action mais également pour les personnes extérieures. Ces récits/vécus vont permettre de rendre visibles des pratiques invisibles à nos propres yeux ou difficiles à théoriser. Ils donnent consistance aux discours, permettent de comprendre, de questionner, de s'approprier des vécus. Ceux qui les ont ainsi relatés se sentent peu à peu capables de prendre la parole en public, de réfléchir localement à partir d'autres expériences, d'étendre leurs réflexions et de mieux prendre conscience de ce qui leur est cher. "*Ce ne sont pas les abstractions qui nous touchent au cœur mais certains récits*" disait déjà C. Rogers⁵

² C. Heber-Suffrin (1998) *les savoirs, la réciprocité et le citoyen*, Paris, Desclée de Brouwer.

³ MRERS = Mouvement national des Réseaux d'Echanges Réciproques de Savoirs.

⁴ "*L'éducation doit permettre aux opprimés de prendre conscience d'eux-mêmes, de leur possibilité d'action sur leur environnement. Il s'agit d'apprendre à l'homme à se libérer lui-même, à s'affranchir de la "colonisation de l'esprit", en proposant une "conception humaniste et libératrice de l'éducation"* Paulo Freire: *La Pédagogie des opprimés*, rééditions La Découverte, 2001

⁵ C. ROGERS, *Le développement de la personne*, Paris, Dunod 1968.

En 2001, je quitte le MRERS et poursuis mes activités dans l'éducation populaire. Avec un groupe d'amis je mets en place des ateliers d'écriture pour des professionnels (travailleurs sociaux, assistantes familiales, TISF⁶...) mais aussi avec des habitants, des parents, des bénévoles participants à des projets collectifs. A chaque fois les écrits individuels trouvent sens dans une production collective : livre, revues, CD, pièce de théâtre... Il est aussi important pour nous de tenter de s'exprimer "sur soi" que de rechercher ensemble ce qui questionne et réunit le groupe.

Pour approcher cet aspect de la réflexion collective à partir d'écrits individuels j'ai choisi de présenter trois situations parmi les ateliers que j'ai co-animés

L'atelier d'écriture des métiers

Nous commencerons nos ateliers avec des assistantes sociales dans le Loir et Cher, puis dans en Seine Saint Denis. Nous avons appréhendés ce travail d'écriture un peu à la façon de P. Chamoiseau⁷ et l'idée d'écrire "en pays dominé". Ces métiers ayant la particularité de produire des écrits extrêmement normés, codifiés qui mettent à distance subjectivité et créativité des professionnels. Nous accompagnons chacun vers une possible écriture "de soi" afin qu'il ose communiquer sur "le vif de son métier" : empathie, antipathie, sentiment d'impuissance, tensions souterraines ...

Entre rires, pleurs, peurs, naissent alors des textes qui étonnent par leur véracité, leur honnêteté. Peu à peu en écho, des pratiques professionnelles se dévoilent, se questionnent. Les participantes choisissent de retravailler ces textes pour les faire connaître, pour communiquer autrement sur leur métier, pour pouvoir en discuter avec d'autres...

Il en sera de même avec les assistantes familiales du service de l'aide sociale à l'enfance. (Un groupe de 12 volontaires réunis chaque mois pendant 3 ans). Ce groupe à l'initiative de l'une d'entre elles est né à partir d'une phrase qu'elle avait formulée devant moi : "nous sommes les serpillères des travailleurs sociaux !" et que je souhaitais retravailler avec elles. Après un travail d'écritures courtes sur les vécus du quotidien afin de rendre visibles les compétences de leur métier, l'atelier se prolonge presque "naturellement" par leurs récits de vie et le sens qu'elles donnent à l'accueil de ces enfants au sein de leur propre famille...

Grâce à ces écrits courts mais personnels, à la lecture systématique au groupe des pairs, à des temps d'oralité qui accompagnent ces écrits, ainsi qu'au travail de recherche universitaire entrepris parallèlement sur ces écrits⁸, ces onze femmes et un homme mettront au jour le sens et les effets d'une implication professionnelle très particulière, pour eux, pour leur famille, pour l'enfant accueilli mais aussi pour une société solidaire et citoyenne. Deux ouvrages seront publiés- ce sont avant tout leurs vécus. Leurs réflexions ? Elles sont aujourd'hui élaborées dans des associations professionnelles, des syndicats ou des formations.

La recherche entreprise en partie sur ces écrits met en évidence une réelle "communauté de pratiques"⁹ dans les familles d'accueil étudiées, véritable résistance à une approche technicienne et psychologisante de l'enfant. Leur implication relève d'un monde sensible, leur temporalité est bien différente des autres professionnels... En résumé il apparaît que leurs valeurs, leurs pratiques, leurs ruses une fois exprimées, formalisées, fédérées, travaillent autrement le processus de professionnalisation engagé à ce jour (grâce à des pédopsychiatres et des éducateurs). Ces salariés ont toutes les capacités pour devenir les principaux

⁶ TISF = technicienne d'intervention sociale et familiale.

⁷ P. CHAMOISEAU. *Éloge de la créolité*, Gallimard, 1989.

⁸ Y. MOULIN; Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, Paris8 Saint-Denis, Reconnaissance et éducation informelle, 2010.

⁹ E. WENGER, "Genèse et perspectives des communautés de pratiques": Entretien in *Pratiques de formation, Analyses*, Paris8, n°54, 2008 (pp 177-190)

acteurs de leur propre processus de professionnalisation si on leur donne espaces, temps et légitimité pour l'écrire.

L'idée de ces ateliers est de se sentir forts ensemble afin de pouvoir écrire et dire. Oser travailler de façon bienveillante entre "soi" jusqu'à ce que les formes d'expression nous correspondent assez pour être "diffusables" à l'extérieur du groupe restreint et protecteur.

Néanmoins, produire les deux ouvrages de ces "sans voix" sans les mettre en péril nous a obligé à renforcer la dignité et la pertinence de leur parole en demandant une préface à des responsables politiques. Ainsi ils ont légitimé cette prise de parole un peu déstabilisante pour certains lecteurs et ont protégé ces salariés de violences institutionnelles toujours possibles

Un atelier d'écriture avec les travailleuses familiales (TISF)

L'ouvrage collectif *Voyages singuliers, carnet de bord de onze TISF¹⁰*, a été publié en 2003, sur la proposition de la fédération ADMR du Loir et Cher, afin d'offrir une reconnaissance personnelle et professionnelle à ces "actrices de l'ombre". Cet ouvrage tente de dévoiler le quotidien de onze professionnelles qui interviennent au domicile des familles en difficulté pour des raisons médicales, économiques ou éducatives. Ces écrits vont au cours des mois montrer la façon particulière dont ces femmes ont rejoué et transformé leur "part contributive" dans un monde productif :

Alors qu'elle lit au groupe son texte sur "pourquoi ce métier-là ?" l'une d'entre elle affirme haut et fort "qu'elle ne voulait surtout pas être agricultrice comme sa mère et sa grand-mère ! Pourtant elle a parfois l'impression d'être comme ces femmes, celle qui écoute, qui console, qui prend le temps d'être disponible, un rôle de pilier" dit-elle. A partir de cette réflexion, la majorité des femmes du groupe vont décrire un parcours migratoire entre la condition de femme en milieu rural et un travail salarié qualifié. C'est en l'écrivant et en le lisant aux autres qu'elles prennent conscience de ce cheminement particulier qui les réunit. Cette idée d'un *voyage singulier* sera d'ailleurs reprise, à leur demande, dans le titre de l'ouvrage.

Ces onze femmes qui ont choisi un parcours professionnel dit "sexué" puisqu'il reste essentiellement féminin, ont à la fois intégré et reproduit une construction sociale qui veut que les femmes aient les qualités éducatives et ménagères requises pour "travailler dans la famille", [occupations invisibles relevant trop souvent pour la société de la "nature" d'être femme] mais elles ont à la fois rompu avec ce "destin de femme".

Assumant cette rupture avec la culture rurale de leur enfance, elles vont renégocier ces mêmes compétences comme centre et valeur d'une profession technique salariée. Le statut de salariée alors nouveau dans ce milieu rural leur apporte une sécurité financière, une relative liberté, des droits sociaux et une reconnaissance sociale (même si celle-ci reste partielle).

Pour autant, et ceci sera très visible dans leurs écrits, elles n'auront de cesse de dépasser la relation de service contractualisée par leur employeur en privilégiant le rapport humain sur le rapport technique¹¹. Par mille petites ruses et négociations elles font de ce métier ce qu'elles en attendent, gardant en tension constante les deux pôles, celui du souci de l'autre (acquis comme une valeur d'usage) et celui de la technicité professionnelle (acquise lors de leur formation). Elles vont choisir de travailler en milieu rural et

¹⁰ Le diplôme de TISF (1999) atteste des compétences acquises pour effectuer une intervention sociale préventive et réparatrice à travers des activités d'aide à la vie quotidienne et à l'éducation des enfants.

¹¹ Elles disent ne pas aimer ce nouveau titre de "technicienne d'intervention sociale et familiale" qui leur a été attribué, par contre elles disent apprécier ce processus de professionnalisation et de formation diplômante.

leurs écrits dévoilent une oscillation entre idem et alter vis à vis des femmes agricultrices, entre normalisation et émancipation...

L'une d'elle écrira par exemple qu'elle n'osait pas dans ses débuts "*dire aux mères de familles qu'elle partait en vacances parce qu'elle savait que ces fermières n'avaient jamais de vacances*". Plus tard, élue et militante, elle travaillera avec des associations en milieu rural afin de construire de nouveaux espaces de négociations et de formation avec ces femmes.

Les deux espaces culturels (l'un rural/bénévole et l'autre salarial/contractualisé) vont continuellement coexister, ils se questionnent, se repoussent, s'enrichissent mutuellement. C'est à travers leurs écrits que sont apparues des transactions multi référentielles (historiques, culturelles, affectives, inconscientes..) des oppositions structurantes, des temporalités qui ont confirmés le sens de leur engagement.. Ces femmes, par une rupture volontaire, ont opéré un processus d'émancipation culturelle au sein du milieu rural qui est le leur.

A travers ces expériences et beaucoup d'autres, l'écriture apparaît comme un outil transactionnel de dévoilement des tensions internes à l'individu tout comme des tensions entre l'individu et son environnement. Il est donc temps d'approcher ce concept de *transaction sociale* qui permet de rendre plus visible l'ambivalence du processus émancipateur de l'écriture, ces tensions internes et externes qu'elle suscite.

Le concept de transaction sociale

Il nous offre une approche herméneutique qui dévoile la complexité de l'expérience d'écrire. Nous nous appuyons sur l'approche sociologique de ce concept par Maurice Blanc¹², Bernard Fuselier et Christophe Gibout. Il prend sa source dans la sociologie du conflit (Simmel, 1917) selon laquelle la vie sociale est structurée par des couples de tensions opposées et dans celle de l'École de Chicago pour laquelle les redistributions de l'espace urbain induisent du conflit et des accommodations entre les générations successives.

Nous avons vu que l'écriture n'annule pas les tensions et souvent même s'en nourrit, conformément à l'approche de Simmel. De même, ce long travail d'écriture, de la pensée jusqu'aux traces sur le papier, n'est-il pas un espace d'accommodations successives ? "*C'est l'écriture et non la parole qui encourage à distinguer consciemment ce que je dis de ce que je veux dire*" (Olson)¹³.

Si le terme "transaction" relève à la fois du marché et du jeu des valeurs, il montre que les individus construisent la société dans laquelle ils vivent et que, dans le même temps, la société re-produit ces individus, en ce sens ce terme se situe dans la lignée de l'interactionnisme de Goffman. Ainsi pouvoir diffuser un écrit personnel implique que celui-ci soit socialement normé, ce faisant il reproduit les règles, les normes et les pouvoirs du monde de l'écrit.

La pertinence sociologique de la *transaction sociale* dans l'acte d'écrire en éducation populaire réside pour nous, dans son invitation à lire les phénomènes sociaux en prenant en compte leur caractère pluridimensionnel et processuel.

¹² Née de trois sociologues Jean Rémy, Liliane Voyé et Émile Servais, (1978), *la transaction sociale* a été élaborée théoriquement dans le cadre de l'Association internationale des sociologues de langue française. Elle a fait l'objet de nombreux travaux, en particulier sous la direction de Maurice Blanc (1992, 1994, 1998)

¹³ OLSON, *l'univers de l'écrit*, Ed Retz. 1998.

Les variables ou les dimensions à prendre en compte dépassent la situation présentée (le texte final). En effet l'acteur ou les acteurs font face tout au long de l'exercice d'écrire à des logiques d'appropriation (reproduction des normes) et à des logiques de production (s'autoriser¹⁴) qui s'expriment conjointement.

La *transaction sociale* est définie comme un processus qui comprend de l'échange et de la négociation, du rapport de force et de l'imposition. Elle nous renvoie tout autant à des *conflits d'intérêt* qu'à des *conflits de valeur* intériorisés par l'acteur (quels intérêts ai-je à accepter certaines normes pour défendre mes valeurs ?). Elle suggère des négociations complexes, plus ou moins formelles, plus ou moins conscientes, qui vont déboucher sur un compromis pratique - pour nous l'écrit final individuel et collectif. La transaction sociale provoquée par l'écriture pousse à la fois vers une socialisation et vers une émancipation.

L'idée première de ces ateliers d'écriture est de s'autoriser à la subjectivité des textes, favorisée par des exercices où le "je" s'exprime (j'aime/ j'aime pas, quand j'étais petit, etc). Ceci impliquant déjà de nombreuses négociations internes entre ce que je veux dire et ce que je peux dire.

L'écriture transformant le langage en objet de pensée, aide au développement de la conscience de soi, en ce sens tout acte d'écriture est formation et autoformation. Le texte peut être appréhendé comme une certaine forme de "moi". Elle est considérée comme le troisième stade d'identification par Vygotski¹⁵ (1 - *Je suis ce qu'on dit de moi.* 2- *Je suis ce que je dis.* 3 - *Je suis ce que j'écris et qui me lit.*)

Ensuite avec l'aide du groupe, il s'agit de rendre compréhensibles les vécus personnels dans leurs contextes spécifiques. Les réflexions, idées, questions qui émergent de l'ensemble de ces lectures sont confrontées à des réalités, à des temporalités différentes. Il ne s'agit pas d'écrire "La" vérité, mais d'oser approcher "ma" vérité, celle d'aujourd'hui que j'ai le droit d'exprimer et de confronter à d'autres. Le travail de distanciation et d'objectivation permettant l'élargissement de la pensée est entrepris grâce à l'écriture et à la lecture en groupe.

L'exercice d'écriture vu comme une transaction sociale élargit l'analyse à tout ce qui ne se dit pas, ne se voit pas, ne s'écrit pas. Qui n'a pas eu conscience en écrivant du surgissement d'éléments informels, sensibles, relationnels, structuraux, linguistiques, etc, qui obligent à diverses négociations internes et externes qui seront laissées dans le silence ? Ces tensions n'ont pas vocation à se dissoudre, mais bien au contraire à perdurer, produisant en elles-mêmes de nouvelles dynamiques personnelles (intérieures) et sociales (extérieures) perturbatrices certes mais aussi structurantes.

Ces écritures et lectures stabilisent des vécus souvent flous et sensibles comme certains dénis de reconnaissance, elles permettent d'approcher un positionnement critique plus collectif, de "se reconnaître" soi et entre soi, mais aussi de (re)connaître le rôle de l'institution qui nous cadre et nous "oblige". En ce sens, suivant A. Honneth¹⁶, ces dénis de reconnaissance, formalisés, partagés, peuvent apparaître comme une dynamique créatrice de pensées nouvelles pour un groupe.

Ainsi l'écriture, certes toujours tatonnante, permettrait d'approcher ce à quoi "tiennent" les individus (ou les groupes) dans le double sens de ce qui est perçu comme important et de ce qui nous attache, nous relie aux autres, à notre environnement, à notre époque.

Combattre l'"inécriture" comme disait le CNEP, c'est peut-être créer des espaces où écrire n'est pas du seul

¹⁴ J. ARDOINO, "L'écriture s'autoriser entre soi et les autres" in *Pratiques de formation- Analyses*, n°44, Paris8, 2002.

¹⁵ L. VYGOTSKI *Pensée et Langage*, éditions La Dispute, 1997.

¹⁶ A. HONNETH, *La société du mépris, vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte 2006,

ressort de l'intérêt et du calcul, des enjeux de pouvoirs ou de l'analyse stratégique (écrire au-delà de la commande ? Apprendre à différer les normes pour oser s'exprimer ? Oser transmettre le sensible ? S'apprendre ensemble à lire entre les lignes ? Travailler l'art de partager tout en acceptant l'infinitude du texte comme de l'homme ?) Nous pouvons voir dans le produit transactionnel qu'est l'écriture (contrairement à l'idée reçue) un caractère instable, provisoire et re-négociable tant au niveau personnel qu'au niveau collectif. Il est peut-être plus profitable d'écrire ensemble des brouillons toujours perfectibles plutôt que de laisser quelques graveurs graver dans le marbre ?

L'expérience des ateliers d'écriture montre qu'un chemin à la fois individuel et collectif d'observations critiques et constructives sur nos vécus est possible. Il y a dans l'écriture, ensemble rassemblés, les affres et les plaisirs de la production, du processus identitaire et de la communication, de possibles émancipations individuelles et collectives.

Nous avons tenté de montrer l'acte d'écrire dans son double mouvement d'émancipation et de socialisation. Une soumission culturelle que nous régénérons en nous l'appropriant afin de nous sentir plus libres !

Mais l'écrire ne suffit pas ! Car comme il nous a fallu trouver des appuis institutionnels pour soutenir la prise de parole des assistantes familiales lors de la sortie de leur premier ouvrage, reste la question de la légitimité des écrits ainsi produits, de leur diffusion, de leur impact à l'extérieur des groupes déjà sensibilisés, de leur temporalité... C'est peut-être une autre histoire à écrire ?

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

BIGUIER M.- H., MOULIN Y. (dir.), 2006, *La chanc'elles, Paroles de femmes des quartiers nord de Bourges*, Les milles univers, Ouvrage collectif du RERS Bourges.

BLANC M. (dir.), 1994, *Vie quotidienne et démocratie. Pour une sociologie de la transaction sociale*, L'Harmattan, Paris.

BOROCCO N., MOULIN Y. (dir.), 2003, *Journal de bord de onze TISF*, ouvrage collectif ADMR de Blois.

BRONCKART J.-P. 1997, *Activités langagières, pour un interactionnisme socio-discursif*. Lausanne, Delachau&Niestlé.

DEWEY J., 1990, *Démocratie et éducation*, Armand Colin, Paris (première édition 1916).

MORINET C., 2012, *Du parlé à l'écrit dans les études*, L'harmattan, Paris.

REMY J., VOYE L., SERVAIS E., 1978, *Produire ou reproduire ? Une sociologie de la vie quotidienne*, De Boeck, Bruxelles.

WATIER P., DEROCHE GURCEL L. (dir.), 2002, *La Sociologie de Georg Simmel*, PUF, Paris.

Sitographie

FUSULIER Bernard, MARQUIS Nicolas, 2009, « Faire une sociologie de la transaction sociale ou de la transaction sociale une sociologie ? ». Dans : *Recherches sociologiques et anthropologiques* (En ligne), 40-2, mis en ligne le 15 octobre 2010, consulté le 03 janvier 2012. URL : <http://rsa.revues.org/159>

GIBOUT Christophe et al., 2009, « Transactions sociales et sciences de l'homme et de la société ». Dans : *Pensée plurielle* 1/ (n° 20), p. 7-11. URL : www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2009-1-page-7.htm